

EUGENE SAVITZKAYA

**UN JEUNE HOMME
TROP GROS**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

UN JEUNE HOMME
TROP GROS

OUVRAGES D'EUGÈNE SAVITZKAYA



MENTIR, *roman*, 1977
UN JEUNE HOMME TROP GROS, *roman*, 1978
LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE, *roman*, 1979
LA DISPARITION DE MAMAN, *roman*, 1982
LES MORTS SENTENT BON, *roman*, 1984
BUFO BUFO BUFO, *poèmes*, 1986
SANG DE CHIEN, *roman*, 1989
LA FOLIE ORIGINELLE, *théâtre*, 1991
MARIN MON CŒUR, *roman*, 1992 (« double », N° 67)
EN VIE, *roman*, 1995
COCHON FARCI, *poèmes*, 1996
CÉLÉBRATION D'UN MARIAGE IMPROBABLE ET ILLIMITÉ, 2002
EXQUISE LOUISE, *roman*, 2003 (« double », N° 75)
FOU TROP POLI, *roman*, 2005
FRAUDEUR, *roman*, 2015
À LA CYPRINE, *poèmes*, 2015

Chez d'autres éditeurs

LES LIEUX DE LA DOULEUR, LPJ, 1972
LE CŒUR DE SCHISTE, Atelier de l'Agneau, 1974
RUE OBSCURE, *poèmes*, avec Jacques Izoard, Atelier de l'Agneau, 1975
MONGOLIE, PLAINE SALE, *poèmes*, Seghers, 1976
LES COULEURS DE BOUCHERIE, *poèmes*, Christian Bourgois, 1980
QUATORZE CATACLYSMES, avec des dessins d'Alain Le Bras, Le Temps qu'il fait, 1985
CAPOLICAN, UN SECRET DE FABRICATION, *récit*, Arcane 17, 1987 – Meets, 2014
L'ÉTÉ : PAPILLONS, ORTIE, CITRONS ET MOUCHES, La Cécilia, 1991
PORTRAIT DE FAMILLE, *Tropismes*, 1992
JÉRÔME BOSCH, *Musées secrets*, Flohic Éditions, 1994
LES RÈGLES DE SOLITUDE, avec une version en allemand de Gisela Febel, Éditions Solitude, 1997
SAPERLOTTE ! Jérôme Bosch, Flohic, 1997
FOU CIVIL, Flohic Éditions, 1999 – Argol, 2014
AUX PRISES AVEC LA VIE, Éditions Le Fram, 2002
TECHNIQUE TECTONIQUE, en compagnie de Nicolas Kozakis, Yellow now, 2003
CÉNOTAPHE, Atelier de l'Agneau, 2003
MAMOUZE, Atelier de l'Agneau, 2005
NOUBA, Yellow now, 2007
LE LAIT DE L'ÂNESSE, Didier Devillez Éditeur, 2008
PROPRE À RIEN, *nouvelles 1977-1995*, Didier Devillez Éditeur, 2010
LETTRES À EUGÈNE, correspondance 1977-1987, avec Hervé Guibert, Gallimard, 2013
FLÂNANT, Didier Devillez Éditeur, 2014
SISTER, *travail graphique de Bérangère Vallet, sur une idée d'Hélène Mathon*, Édition L'Œil d'or, 2017

EUGÈNE SAVITZKAYA

UN JEUNE HOMME
TROP GROS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1978 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

À la mémoire d'Elvis Presley

UN JEUNE HOMME À SON APOGÉE

De l'endroit où il se trouve, il voit un nuage de lumière vive, un immense drapeau décoloré. Et Vera qui l'aime est penchée sur ses yeux à moitié fermés, entrouverts sur un paysage de nuages et de boue. La lumière est sur les champs, sur le fleuve. Il va sans aucun doute se produire une tornade comme la première de sa vie, car les eaux montent et rejoignent les nuées.

Il voit un nuage au-dessus de lui. Il sait – ce signe ne trompe pas – que va se produire une tornade pareille à celle d'avant la guerre. Il songe à son frère jumeau et pleure. Vera qui l'aime est penchée sur ses yeux qui bientôt seront clos, sur sa bouche qui bientôt sera close, parfaitement verrouillée, rose ou blanche. Il sait que ce sera la fureur, puis l'accalmie. Il sait que la catastrophe est imminente, qu'elle fera des morts, des blessés, des disparus, car on ne perçoit aucun bruit, même pas les cris des bateliers, même pas les chocs du Mystérieux Train qui glisse derrière les arbres, sans poussière, sans heurts, encore moins les sons aigus des manivelles qu'on tourne pour soulever les charges, pour broyer ou décortiquer les grains.

Il ne sait pas que la nuit tombe. Il dit que va se produire

le pire cataclysme. Il dit cela les yeux fermés. Il touche les oursons qui l'entourent sur son lit. Il voudrait manger de la guimauve. Il pense à sa moto, car il sait que va se produire la tempête. Et sa mère n'entre pas dans sa chambre. Et Debora qui l'aime est penchée sur ses yeux, sur son front, sur sa bouche. Marin ivre, Maria chante dans une forêt de carton. Lui, chante une vieille chanson.

C'est entouré d'ours en peluche qu'il chante en regardant le nuage de lumière vive se gonfler, s'étirer, croître sans cesse. Il doit chanter sa chanson préférée, la chanson du cœur cassé, un chant rapide mais infiniment lent et lourd, son propre chant, à son image. Il doit chanter, ce garçon, tout en regardant le ciel, la plaine. Ce gentil garçon avec son innocence doit chanter quelque chose, car sa bouche s'ouvre et se ferme comme un cœur et sa lèvre légèrement tordue tremble un peu.

Il est blessé aux hanches. Il ne se lèvera plus. Il ne dansera plus. Et Debora qui l'aime est penchée sur ses yeux. Et Maria qui l'aime chante pour lui un chant profond à Milan ou ailleurs. Le Colonel, son père, est debout devant la fenêtre et ne parlera jamais ; pas un instant de la scène, il n'ouvrira la bouche. Mais lui, continue de chanter et il est si violent, si gentil avec ses yeux noirs à longs cils ou ses yeux bleus.

Il pourrait cueillir des fleurs sur la colline voisine ou bien chausser ses pantoufles de daim bleu ou fauve et marcher à travers les prairies, ou encore contempler sans fatigue deux autos noires ruisselantes arrêtées sur le champ, immobilisées par la neige ou la boue, ou un lourd camion blanc, puis un nuage de lumière vive. Du linge, tout simplement du linge. Et Debora qui l'aime est assise ici, penchée sur ses yeux, dans la faible lumière, dans la clarté du soir. Il sait ce qui

va arriver, ce qui arrive toujours quand la lumière décline, que l'eau monte. Il ignore que c'est la nuit tombante et il chante violemment, puis gentiment. Il ignore que nous sommes en plein hiver et attend la catastrophe. Mona est penchée sur ses yeux. Clara le nourrit de sucre. On s'occupe de lui. Quelqu'un lui apporte son peigne. Mais lui n'arrête pas de chanter dans le silence de la chambre, d'élever dans la pénombre une douce et triste voix. Maria lui répond. La diva chante avec lui qui ne peut plus bouger, qui regarde les nuées et le ciel, qui mange et boit, qui voit se gonfler le nuage, qui chante sa chanson préférée, tandis qu'un train étrange traverse le paysage, silencieux et rapide.

Il boit et mange sans renverser. Il désire la guimauve ou une friandise semblable. Il chante. C'est un enfant bien propre qui aime sa mère. C'est un marin. C'est un petit chanteur qui regarde un nuage de lumière vive s'allonger sans cesse et s'étendre en travers du ciel.

Et la diva, maigre et forte, chante dans les ruines, entourée par les boues. Elle chante pour le garçon de la légende qui cueillait des fleurs sur les talus du chemin de fer, sur les collines voisines, qui chantait pour sa mère. Un garçon si violent, avec une fleur rose et une fourgonnette blanche. Un garçon si gentil que la foudre blessa.

Et c'est le flanc blessé que le garçon chante.

L'enfant de Tupe a disparu. Un jour, le garçon de Memphis a été enterré loin d'ici, sous un petit arbre sans doute et au bord du fleuve. Seul demeure le jeune homme qui parle ici, qui chante et voudrait cueillir des fleurs sur

les talus du chemin de fer. Seul reste l'amateur de fleurs ou le bavard, ou le gourmand. Seul, il chante. Et il porte un blouson rouge, un pantalon noir ou rayé. Et ses sourcils sont faits, fortement marqués. Le paysage autour de lui est jaune délavé. Il ne fait pas froid. Seul demeure un jeune garçon vêtu d'une panoplie noire, qui demande de la guimauve, qui réclame du lait.

Mais ils vont assombrir ses yeux et peindre ses lèvres.

L'enfant a disparu. Le jeune garçon a été enterré dans un champ. Celui qui reste, un jeune homme trop gros, a les yeux mélancoliques et le visage enfantin. Sa bouche est rose, ses yeux sont noirs. Il parle de la tornade qui dévasta la région en quelques secondes et dont il se souvient parfaitement.

Il chante que son cœur est brisé, qu'il a cueilli de nombreuses fleurs, qu'il a écrit son nom sur les bras, les jambes, les chevilles de ses amis. Il veut peindre la ville en rouge ou quitter immédiatement ce pays que la tornade va bientôt dévaster.

Le garçon sait ce que signifie cette longue accalmie, ce lourd silence.

L'enfant a disparu. Le jeune homme a été enterré loin d'ici. Reste un garçon qui demande qu'on l'aime, qui ne chante qu'en murmurant, le visage entouré d'ombre, vêtu d'un sombrero noir et d'un costume blanc avec des ailerons de requin, debout, les jambes écartées entre lesquelles on voit un nuage très lumineux dont la blancheur peut nous aveugler.

Ce garçon est-il heureux ?

Le Colonel, son père, regarde par la fenêtre sans mot dire et se penche au-dehors malgré la pluie et le froid. Maria chante à Rome pour lui seul, mais va bientôt cesser. Alors

le silence sera complet. Et Lidia, qui aime le garçon et le nourrit de sucre, est penchée sur ses yeux.

Le garçon immobile demande pourquoi acheter une vache quand on peut avoir du lait facilement, sans fatigue, sans danger, en passant sous la petite barrière après avoir décroché une planche et s'être tu un moment. Le garçon chante en murmurant et finit par trembler. Il finit par trembler dans la lumière, puis il brise une corde, sans bouger vraiment, sans se déplacer d'un pouce.

Il tremble comme une feuille et désire de la guimauve. Debora qui l'aime est penchée sur ses yeux. Elle adoucit son visage et maquille ses lèvres.

Le Colonel, son père, est debout près de la porte. N'ouvrez jamais cette porte ! La tempête va éclater. Seul le garçon chante malgré le silence. Et on le réprimande.

Il ne chante que pour des marionnettes et pleure. Alors, les larmes font couler son mascara bleu pâle et carmin. Trouvera-t-il quelqu'un pour se coucher à côté de lui, puis le laisser seul parler de la colline et des cabanes, chanter sans arrêt et regarder se développer puis se déchirer les nuages ? En Louisiane, parmi les alligators et les échassiers. Ce petit garçon de la légende, avec ses ours, ses friandises, sa panoplie noire ou blanche, ses automobiles luisantes couleur d'acier ou canari. Et ses grands yeux aux cils longs, trop longs.

Trouvera-t-il quelqu'un ? C'est maintenant ou jamais.

Il demande encore. Il désire, comme une salamandre dans le feu, comme un petit chanteur. C'est maintenant. C'est jamais.

Mais le petit garçon de Tupe a disparu. Et bientôt le jeune homme de Memphis a été enterré, profondément enseveli. Celui qui demeure chante une dernière chanson, car une tornade va éclater et c'est peut-être déjà trop tard. Il chante une vieille chanson.

L'enfant disparu, le jeune garçon enfin enterré, celui qui reste parle toujours.

De l'endroit où il se trouve, il voit un petit garçon occupé à déchirer sa poupée, une poupée noire ou blanche, à en extirper les chiffons, les charpies, la vieille et très vieille paille amalgamée. De l'endroit où il se trouve, il voit le gosse et les charpies que celui-ci retire de sa poupée préférée, de belles loques colorées ou grises. Il voit qu'il les étire, qu'il les étend sur le sol autour de lui, qu'il parle ou qu'il chante, livré à son jeu.

CHAPITRE I

DANS LEQUEL ON RENCONTRE CE GARÇON ÉTRANGE

Tout commence en 1935, ou encore plus tôt. L'histoire sera courte, mais toutefois édifiante.

Une tornade va bientôt éclater, les eaux montent et le fleuve va bientôt déborder et inonder les jardins.

Il naît dans une cabane au bord du fleuve, un fleuve gris, très vaste. Là, les jardins bordent la rivière. De l'endroit où il se trouvera, une minuscule cabane légère, il verra se préparer la tempête, s'amonceler les nuages et monter les eaux. Il verra le fleuve se gonfler et s'agiter. Il songera un instant à son frère jumeau et lui parlera en silence. Il aura peur et se réfugiera dans sa chambre avec ses ours de paille. Et la maison tremblera, mais sera épargnée. La tempête passée, une lourde accalmie régnera sur le village détruit. Mais sa maison sera intacte. Alors le père, la mère et lui, leur fils, se réuniront sous le porche pour voir les dégâts causés aux cultures et aux bâtiments. De cet endroit, il apercevra des nuées blanches, de la pluie, de la boue. Il pourra voir les

champs jusqu'au fleuve et, au-delà, d'autres champs gris ou rouges comme une partie du ciel, la veille.

C'est une famille de trois personnes. La mère, à droite, a un très beau visage maigre et pâle, ses cheveux châtain sont tirés en arrière et attachés dans la nuque. Elle a de petites oreilles délicates, des yeux sombres ou lumineux. Elle ne nous regarde pas. Elle doit fixer un point à gauche, une fleur de la tapisserie ou un insecte ou un clou planté au beau milieu du mur. Elle fixe un point de l'horizon. Elle porte une robe à fleurs bon marché. Elle ne sourit même pas au photographe, ce vieil homme fatigué et gros qui tient à prendre une bonne photo. Elle ne lui sourit pas. Sa main droite est posée sur l'épaule de son mari.

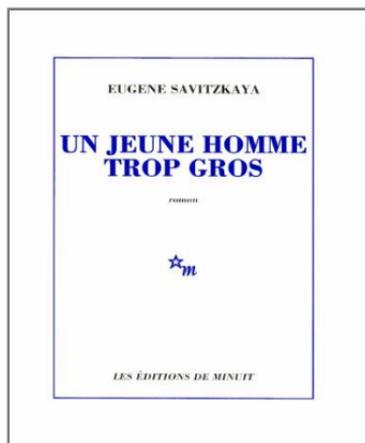
Celui-ci porte une chemise claire, un chapeau rejeté en arrière, des lunettes peut-être. Il est maigre. Il a faim. Ils ont tous faim. Et c'est bientôt l'heure du repas.

Le soleil les éblouit tous les trois.

Le gosse est debout entre eux, les jambes écartées. Il ne sourit pas. Il porte un bleu, une chemise blanche qu'il vient de salir en jouant avec du charbon dans le jardin ou dans la cour. Le chapeau qui le coiffe est incliné sur ses yeux. Il a le regard pénétrant et tranquille. Une moue légère déforme ses lèvres. Il n'est même pas charmant.

Puis il prend les traits délicats de sa mère. Il a les cheveux blonds et de grands yeux. Il est beau et le soleil l'éblouit. Mais sa lèvre reste tordue, déformant la bouche. Et sa lèvre restera tordue.

N° D'ÉDITEUR : 3822
N° D'IMPRIMEUR : 022992



Cette édition électronique du livre
Un jeune homme trop gros d'Eugène Savitzkaya
a été réalisée le 25 juin 2019
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707302168).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707339942



www.centrenationaldulivre.fr